

« LES CLOCHES DE L'ÉGLISE SONNENT L'ALERTE SUR LA CÔTE DES MOUSTIQUES »

Etude de cas : Nicaragua

En septembre 2007, l'ouragan Félix représentait une revanche pour les programmes du changement climatique de la Croix-Rouge, et en même temps, leur plus grand défi.

Une revanche car les projets pendant ces quatre années d'existence se sont étroitement focalisés sur la préparation des gens à l'inattendu : et sur une chose tous les nicaraguayens étaient d'accord : c'était un choc total.

Un nouveau défi pourtant, car même si les ateliers de travail de préparation aux catastrophes ont été tenus sur toute la côte Mosquito et qu'ils ont permis sans doute de sauver des vies (comme démontré ci-dessous). Cependant, les tentatives de la Croix-Rouge nicaraguayenne et d'autres personnes à préparer la société nicara-

guayenne aux impacts du changement climatique, n'a pas inclus un groupe encore plus vulnérable que les villages longtemps négligés de la Côte Atlantique : les pêcheurs saisonniers de homards de Cayos Miskitos (les Miskito Keys). Les pêcheurs et leurs familles ont été décimés par l'ouragan quand il les a touchés aux premières heures du mardi matin, le 4 septembre.

Simón McDavis Pablo, un capitaine Miskito qui a passé 30 de ses 44 années en mer et qui est le plus grand héros méconnu de l'Ouragan Félix du Nicaragua, regrette amèrement de ne pas avoir pu sauver plus de vies que ce qu'il a fait. Ancré dans les Maras Keys, à un peu plus de 40 miles nautiques du continent, McDavis avait espéré aller au bout de la tempête avec les 170 personnes – pêcheurs d'homards et leurs familles – qui s'étaient entassés sur son bateau, le *Mrs. Julies*, pour s'abriter lorsque la météo s'est détériorée le lundi soir.

Il n'a pas été averti d'un ouragan mais uniquement de « vents très violents », souligne-t-il à *El Nuevo Diario* une semaine plus tard. Il a réalisé qu'il fallait lever l'ancre et tenter sa chance au large : Félix était en train de tout détruire sur son passage et transformait les arbres en poutres volantes. Ensuite, ont suivi cinq heures de lutte pour survivre après cette décision incroyablement courageuse. « Nous avons pensé que nous allions tous mourir ici » se souvient-il. « A trois heures du matin, le vent se renforçait encore, levait le bateau et le secouait dans tous les sens. Quand un côté basculait, je criais aux gens de passer de l'autre côté pour faire ballaste. »

« A cinq heures, je pensais que nous n'avions plus qu'une heure à vivre. Le vent était meurtrier comme un glissement de terrain, mais je leur ai dit, « nous l'avons battu, tenez bon ».

Quand la tempête a commencé à se calmer, Simón a d'abord cru qu'ils avaient été transportés ailleurs. « Tout avait disparu, » dit-il. « Puis j'ai reconnu une poutre en bois et nous avons tous vu : des corps flottants dans la mer, des personnes blessées, une communauté qui n'existait plus. »

Des reproches amers ont suivis la catastrophe dans les keys. Certains Miskitos ont accusé le gouvernement de ne pas avoir fait assez pour avertir les gens, pas assez pour les évacuer et pas assez pour rechercher les survivants et finalement les corps.

Cependant, il semble injuste d'accuser la marine nicaraguayenne de la catastrophe : même la première marine du monde, suffisamment équipée d'engins rapides et légers de patrouille, auraient eu du mal à trouver et à évacuer les pêcheurs et les autres personnes dispersées autour des keys dans leurs petits bateaux et les *pangas*, dans le noir.

La tragédie des keys est que la saison du homard et les saisons des ouragans se chevauchent : certains rapports indiquent que des bateaux de pêche à l'homard ont refusé de prêter attention aux avertissements : ou que les pêcheurs ont été incapables de retourner sur le continent car plusieurs d'entre eux ont été submergés.

Un responsable nicaraguayen qui menait la dernière recherche des corps une semaine après Félix, a seulement indiqué que la marine avait évacué « un nombre important de personnes » le lundi mais que « d'autres » avaient choisi de rester pour surveiller leur équipement. Il a ajouté que beaucoup de pêcheurs avaient été dispersés et n'étaient plus en contact par radio.

Plus d'une semaine après le passage de Félix, le peuple Miskito était toujours rassemblé sur le port de Puerto Cabezas – la capitale de la Región Autónoma del Atlántico Norte, connue sous le nom « les RAAN » au Nicaragua. Ils espéraient malgré tout que des membres de leur famille reviendraient vivants des keys ou qu'ils auraient une indication sur leur sort, ou même seulement un corps.

Krukira – un miracle ?

Le Centre national des Ouragans (NHC) à Miami avait placé l'œil de l'Ouragan Félix « à approximativement 15 kilomètres au nord-nord-est de Puerto Cabezas », et c'est là que se situe, à 1 kilomètre près, Krukira. Le village Miskito de 2500 âmes a pris de plein fouet les vents de l'Ouragan Félix, classés catégorie 5 – à des vitesses minimales de 250 kilomètres par heure – après avoir traversé les Mosquito Keys. Krukira est aussi un des lieux où un atelier de travail de préparation aux catastrophes a été tenu par la Croix-Rouge faisant part de leur programme du changement climatique.

La catégorie 5 cadre avec le stéréotype populaire sur les ouragans – un vent massif violent – mieux que, par exemple, l'Ouragan Mitch en 1998 qui était seulement de catégorie 1 à son arrivée sur le continent mais qui a conduit à des inondations brutales surtout au Honduras et au Nicaragua.

Un fait effrayant à préciser est que la saison des ouragans 2007 a été exceptionnelle : Félix a été la deuxième tempête de catégorie 5 après l'Ouragan Dean dans la région, en moins d'un mois. Le NHC a dit que c'était la première fois que deux catégories 5

avaient atteint la terre dans une même saison depuis l'enregistrement des données qui a débuté en 1886. En visitant Krukira quelques jours après Félix, ce n'était rien de moins qu'un miracle que personne n'ait été tué, et que seulement cinq personnes aient été blessées. Le village semblait avoir été bombardé au ras du sol : ses quelques structures en dur – dont une église et une école – ont perdu leurs toits et leurs fenêtres. Les maisons des villageois, beaucoup sont des « tambos » sur des poteaux, ont été réduites en amadou ou démolies jusqu'au rez-de-chaussée (mais, fait très important, souvent pas jusqu'au niveau du sol). Les arbres ont éclaté ou ont été totalement abattus. La terre était trempée par la pluie mais il n'y a pas eu d'inondations.

« Nous avons écouté les informations sur l'ouragan depuis dix heures du matin, et à sept heures le soir les choses sont devenues sérieuses », se rappelle Junior Wislaw Radis, un enseignant de l'école de Krukira, désormais une structure sans toit.

« Les autorités locales ont émis des conseils sur les ondes sur ce qu'il fallait faire si la tempête atteignait la force d'un ouragan ». A une heure du matin, Puerto Cabezas a envoyé deux buses pour évacuer ceux qui souhaitaient aller en ville. Environ 500 personnes sont parties et 2000 parmi nous sont restées.

« Personne n'était réellement en charge – c'est vraiment uniquement par les informations que nous avons reçu des conseils sur qu'il fallait faire. » Cependant les membres du comité d'urgence avertissaient ceux qui n'avaient pas de radio et à sept heures, les gens ont cherché à s'abriter dans l'église et l'école.

« Il y a beaucoup de personnes de plus de soixante ans dans ce village et aucune d'entre elles n'avait vu une chose pareille ».

« Panique, terreur »

Outre les informations à la radio, la population de Krukira et les autres villages Miskito ont réalisé que

la situation était inquiétante quand les cloches de l'église se sont mises à sonner- la bonne vieille coutume d'autrefois pour sonner l'alarme sur la Côte des Moustiques.

L'église morave relativement imposante de Krukira était certainement le lieu le plus évident pour s'abriter, mais selon père Romero Rivera Bayardo, même là, ce n'était pas complètement sûr. « Il y avait environ 200 personnes dans l'église et une centaine dans le presbytère. » dit-il. « Principalement des femmes, des enfants et des vieillards. »

« Si les sauts des vents avaient encore continué une heure, je pense réellement que les gens seraient morts de peur. Ils n'auraient pas pu supporter plus. Même les murs étaient en train de trembler. Les gens étaient couchés par terre. C'était la panique, la terreur et – après que les pluies aient commencé – il faisait froid. Maintenant, ils ont besoin d'une assistance psychologique pour retrouver leurs esprits. »

Avec 500 personnes évacuées par bus, environ 300 abritées dans les bâtiments de l'église et probablement un nombre similaire dans l'école et ailleurs, une majorité de la population Krukira a subi l'ouragan dans (ou sous) leurs maisons, faisant ce qui semble approprié dans ces conditions. En l'absence d'inondations, les structures effondrées et les débris qui volaient dans les airs étaient le principal danger.

« Je ne suis pas allé dans l'église ou dans l'école mais je suis resté à la maison avec ma famille, » dit Junior Wislaw Radis. « Quand cela a commencé à s'effondrer, nous sommes restés sous le *tambo* avec plusieurs personnes d'autres familles. Il y avait cinq enfants parmi elles, tous âgés de moins de six ans – mais grâce à Dieu aucun n'a été blessé. »

Les deux hommes sont d'accord sur le fait que les ateliers de travail de la Croix-Rouge ont été inestimables : les séances sur la préparation aux catastrophes focalisées sur les conséquences d'une météo extrême, ont semé une graine qui a crû en un sentiment de reconnaissance lorsque Félix a commencé son parcours et que les vents sont devenus sismiques. Les ateliers de travail ont donné un peu plus

de temps aux gens pour réfléchir : un peu moins de raisons de paniquer.

« Ils nous ont aidé à nous préparer pour un avenir peu sûr, et aidé à être prêt à se réfugier et à nous sauver nous-mêmes, » a-dit Wislaw.

Les personnes, évidemment, n'ont pas uniquement paniqué; des jeunes hommes, par exemple, sont allés rassembler des personnes âgées et les ont accompagnées à l'église. « La formation organisée ici par la Croix-Rouge nous a beaucoup aidé » ajoute le père Rivera. « Cela nous a donné une direction, des informations, des stratégies sur comment se comporter en cas de catastrophe naturelle – avant et après ».

Cependant, la leçon de Félix sur cette partie de la côte du moins, est que les gens ne souhaitent pas être évacués – ils le feraient si cela avait lieu de façon adéquate – mais cette évacuation dans des vents très violents est seulement utile quand le transport est disponible.

Seulement un bus

Puerto Cabezas a eu ses propres problèmes cette nuit là comme se souvient Guillermo Fox, un responsable de la prévention des catastrophes de la ville : « Les personnes, honnêtement, n'étaient pas très sûres de ce qui était en train de se passer. C'était la première fois, de mémoire d'homme, que nous sommes passés par là, mais maintenant, depuis Félix, nous avons beaucoup appris ».

Avec une population d'environ 50.000 personnes susceptibles d'avoir besoin d'un abri « nous étions limités », dit Fox. « Nous n'avions pas suffisamment de ressources pour évacuer tout le monde alors certaines personnes ont organisé leur propre évacuation ».

« Je dirais que 70 % a été évacuée et 30 % est restée. Mais il n'y avait simplement pas assez d'abris pour tout le monde dans la zone préparée. »

Un autre bus est arrivé au village voisin de Krukira, Twapy, qui semble maintenant avoir été complètement démolie avec des charges explosives, mais qui est néanmoins encore reconnaissable par l'implantation autrefois si idyllique de Miskito. Le bus a encore fait deux voyages vers Puerto Cabezas.

Erlinda Urvina, présidente du comité d'urgence de Twapy, raconte pratiquement le même enchaînement des événements : des informations à la radio de plus en plus angoissantes : des gens se rassemblant dans la salle communale en dur : certains partant par bus, puis pour le reste une nuit de terreur presque paralysante lorsque l'ouragan est passé.

« Un peu avant onze heures, nous avons commencé à sonner les cloches de l'église, » dit-elle, « et les gens sont venus rapidement avec leurs enfants et les anciens. Nous avons dit que les très jeunes et les vieux devraient être évacués d'abord et tout le monde a été d'accord ».

Urvina n'est pas sûre du nombre de personnes qui a pu s'abriter dans la salle. Sur la côte de Miskito, la population est souvent énumérée par familles plutôt que par individus. Il a 145 familles à Twapy.

« Je ne pouvais pas compter, étant donné tout ce qui était en train de se passer en même temps, mais nous n'avons pas pu prendre tout le monde. Certaines personnes ont dû rester dans leur maison. Je pense qu'il y avait environ 300 personnes à l'intérieur. C'était complet, totalement complet. »

Malgré la tradition Miskito, les gens à Twapy ne se sont pas réfugiés dans l'église craignant que le toit et peut-être la flèche leur tombent dessus. Ceci souligne la nécessité urgente désormais d'avoir des bâtiments correctement inspectés sur la Côte des Moustiques afin de déterminer lesquels devront être utilisés comme abris d'ouragans. ou ce que les gens doivent faire s'ils ne peuvent pas aller dans les abris.

Si un des bâtiments en dur à Twapy ou Krukira s'était effondré, il y aurait probablement eu beaucoup de morts. Dans des endroits où des abris adaptés ne peuvent être construits, des recherches doivent être

effectuées pour comparer la sécurité des structures en dur et les *tambos* traditionnels pour les gens qui font face aux menaces de vents violents et des inondations.

Alerte par radio

Sur un autre aspect de l'histoire de l'Ouragan Félix, tous étaient d'accord : le moyen par lequel la nouvelle de l'approche de la tempête a été diffusé était par une simple radio FM.

Une des stations est Radio Caribe, un partenaire du projet HIER sur le changement climatique avec l'organisation néerlandaise Freevoice. Le directeur Kennny Lisby Johnson a expliqué que les premières prévisions qui indiquaient que l'Ouragan Félix toucherait leur partie de la côte étaient apparues le samedi et ont tout de suite été diffusées. L'alerte rouge a été émise le lundi aux alentours de minuit.

« Après que le comité d'urgence ait été activé le lundi matin, les autorités ont commencé à passer des avertissements officiels et des alertes », dit-il. « Nous étions sur les ondes quand l'ouragan a atteint la terre et a touché notre antenne qui a été presque entièrement détruite. »

Lisby croit que les avertissements ont payé : « beaucoup de personnes ont été évacuées à temps ou ont eu le bon sens d'évacuer par leurs propres moyens. Les formateurs ont reçu ce qui fallait faire en cas de catastrophes et cela a été bénéfique.

D'autres stations de radio, comme La Voz Evangélica de la Costa Atlántica étaient directement en contact avec le NHC à Miami. « Notre antenne est tombée entre quatre et cinq heures du matin », dit le directeur Salvador Sarmiento Alvarado « Mais le toit est en grande partie intact ».

Francisco Osejo, un bénévole de la Croix-Rouge, est un assistant technique sur le projet climat basé à Puento Cabezas. Immédiatement après Félix, il a passé la majeure partie de la semaine, à aider à

transporter les blessés de l'aéroport ou de la porte maritime à des centres médicaux en ville. Par rapport à la réponse de la communauté, il a vu une amélioration certaine en comparaison avec l'Ouragan Beta deux années auparavant : les comités voisins où le projet avait marché ont demandé des feuilles de données véritables qu'ils pouvaient utiliser pour fournir l'information sur les dommages et pertes.

Selon Osejo : « Il est très important que les gens sachent ce qu'est le changement climatique et ce qu'ils peuvent faire contre cette menace. Il les touche tous différemment, » dit-il.

« Malgré les dommages importants, les dommages humains ont été minimes dans les régions où nous avons travaillé. »

Le signal d'ouragan

Des catastrophes sans précédents mettent en évidence des nouveaux domaines de vulnérabilité.

L'Ouragan Félix a démontré au Nicaragua qu'il ne suffit pas de se préparer aux assauts des vents et des inondations. Des stratégies doivent être développées pour faire face à des vents particulièrement désastreux (l'abri de Betania financé par les Pays-Bas s'est effondré car il était construit sur des piliers en hauteur, en prévision d'inondations) et à des situations où une évacuation n'est pas possible.

Dans beaucoup de villages Miskito dans le RAAN, les gens sont restés dans ou sous leurs maisons car il n'y avait pas de lieu d'évacuation – ou les bâtiments considérés, sûrs étaient complets.

Mauricio Rosales, directeur général de la météorologie à l'Instituto Nicaragüense de Estudios Territoriales (Ineter), dit qu'il y a eu une « augmentation du nombre d'ouragans saisonniers dans les Caraïbes » – y compris 2005, la saison de tous les records – « mais nous avons aussi eu plus de tempêtes de catégorie 4 et 5 dans la région ». Contrairement à

l'Ouragan Stan par exemple, un ouragan relativement faible de catégorie 1, qui a été en fait intégré dans un ensemble de pluies torrentielles qui se sont abattues sur l'isthme centre-américain en 2005, provocants des inondations et des coulées de boue qui ont conduit à 2.000 morts.

Peu avant que l'Ouragan Felix se soit abattu sur la Côte atlantique au début de l'année, Ramon Arnesto Sosa, le chef de l'agence principale de prévention des catastrophes nicaraguayenne, a raconté aux journalistes à Managua qu'il y avait environ 50.000 personnes qui étaient particulièrement exposées car, par nécessité, elles habitent « à côté des rivières ou sur des flancs de collines ou sur des îlots ». Mais il n'était pas sûr de savoir si le plus grand danger venait du vent, des inondations ou voir des deux.

Up In Smoke, Latin America and the Caribbean, le troisième (2006) rapport du groupe de travail sur le changement climatique et le développement au Royaume-Uni, souligne que les gouvernements d'Amérique Centrale sont moins centralisés que celui de Cuba – souvent considéré comme un modèle d'évacuation obligatoire face aux menaces d'ouragan – et « les risques encourus sont plus variés et répandus, les populations plus importantes et plus dispersées. La corruption est aussi un problème. »

« Il peut y avoir un manque de volonté politique dans des gouvernements nationaux de réduire les risques des plus pauvres », ajoute le rapport. Cependant (et le programme changement climatique de la Croix-Rouge le démontre certainement dans le cas du Nicaragua) « la volonté d'améliorer la préparation existe souvent, en particulier au niveau local ».

Sécheresse

En demandant sans détour ce qu'il pense être la preuve du changement climatique au Nicaragua, la réponse de Mauricio Rosales est le changement des saisons agricoles. « La chose principale », explique-t-il « est que dans toutes les parties du pays

où ils ont semé des plantations, la saison des plantations a changé. »

« La température de l'air est en augmentation, et la différence entre les températures minimales et maximales a diminué. »

Francisco Osejo attire aussi l'attention sur les zones arides. « Le nord est particulièrement touché », dit-il, « la région autour de la ville d'Ocotol, Estelí, Nueva Segovia, des parties de Chinandega et León. Ces dernières années, la sécheresse a empiré et les gens ont perdu beaucoup de récoltes et cela a également augmenté les problèmes nutritionnels. »

Un nouveau programme soutenu par la Croix-Rouge néerlandaise est en ce moment en cours dans le nord-est.

Des scientifiques à Ineter croient que la chute la plus significative des précipitations annuelles aura lieu dans la région nord-ouest déjà sèche. Des précipitations dans la région centrale et au sud du Pacifique pourraient se réduire de maximum 1.800 mm par an jusqu'à 1.000 mm – ce qui augmenterait de façon significative la zone affectée par les sécheresses.

Les meilleures données d'Ineter indiquent que le climat, dans des régions du Nicaragua au moins, était déjà en train de changer et devenir plus sec, alors le changement climatique aggrave ce phénomène.

La mauvaise nouvelle pour le peuple Miskito est que la zone « sèche » est maintenant en train de s'étendre à l'est, à partir du nord-ouest caniculaire, et englobe beaucoup de sites isolés et vulnérables tout au long des 800 kilomètres de la Rivière Coco qui sert de frontière avec le Honduras.

En mai, la journaliste Annie Kelly du *Guardian* annonçait depuis San Carlos – un site près d'une rivière à l'intérieur des terres de l'Amérique centrale – que pendant le mois de la saison des pluies, et durant un mois déjà, quand habituellement la rivière était transformée en un torrent, la rivière venait aux chevilles et des pirogues luttaient pour avancer en amont ».

Dans le village de Siksayari, le berceau de 1.400 membres du peuple Miskito, un technicien volontaire du ministère de l'Agriculture nicaraguayen a indiqué que la population était privée des aliments de base, comme le sel et l'eau potable pendant plus d'un mois. « Il n'y a pas de routes », dit-il.

« Personne n'avait prévu que la rivière se dessècherait et les bateaux de provisions ne pourraient plus aller là-bas. Actuellement, l'eau est trop polluée et les maladies comme le choléra et la tuberculose sont en augmentation. »

Fatalisme

La région atlantique du Honduras et du Nicaragua est éloignée et difficilement accessible, et se situe à des centaines de miles des capitales des deux pays, par des routes inadaptées et pas très sûres, à travers la jungle et les régions montagneuses. Longtemps, la région n'était pas dans la préoccupation des gouvernements centraux de Managua et Tegucigalpa.

Le Nicaragua a été à l'origine choisi comme pilote pour le projet de changement climatique de la Croix-Rouge en raison de sa situation géographique, sa pauvreté, et avant tout, à cause de la vulnérabilité criante de ses populations fragiles le long des côtes et au bord des rivières.

La bonne idée de la Croix-Rouge était que si une meilleure préparation aux catastrophes, en réponse aux impacts du changement climatique, puisse être mise en place ici, cela serait possible partout.

Quand Cony Silva Martinez, une psychologue, a commencé à travailler comme coordinatrice de projet, basée à Managua, elle savait que la Croix-Rouge nicaraguayenne sur le terrain aurait besoin de faire face au défi de ce qu'elle appelle le « fatalisme basé sur la religion » de tous les centre-américains ruraux.

« Sur la Côte Atlantique du moins, » ajoute Silva, « où le danger provient des ouragans, les gens commencent à réaliser que les catastrophes dont ils devraient s'inquiéter, ne sont pas entièrement naturelles. »

Cony Silva a commencé à travailler avec la Croix-Rouge comme psychologue, immédiatement après l'Ouragan Mitch, pour aider les gens à reconstruire leur vie. Elle est convaincue de l'importance de l'élément psychologique dans la prise de conscience – essentiel à des programmes de changement climatique sur la Côte Atlantique.

Malgré la tragédie des Miskito Keys, où les gens qui avaient manqué de se faire évacuer ont probablement scellé leur destin, la conclusion provisoire après l'Ouragan Felix doit être que cela a souligné la volonté des Miskitos à survivre dans leurs territoires isolés.

« Nos collègues nicaraguayens nous ont dit que nous devions essayer d'atteindre les jeunes avec des messages de préparation aux catastrophes », dit Esther Barend, la coordinatrice basée au Guatemala pour les projets changement climatique de la Croix-Rouge néerlandaise en Amérique Centrale, qui est arrivé à Managua le jour avant l'arrivée de Félix.

Cependant après Félix, quels messages ? « Les évaluations initiales de vulnérabilité que nous avons effectuées ont indiqué que les gens craignaient surtout les inondations », dit Barend. « Félix est cependant une tempête de catégorie 5 et, du moins sur la côte, il n'y avait pas beaucoup d'inondations. »

Désormais, la réalité est qu'il pourrait y avoir un conflit entre la préparation aux catastrophes et la préparation à des vents violents. « Le dernier endroit où tu souhaiterais être lors d'un ouragan de 5^{ème} catégorie est en hauteur dans un bâtiment élevé », ajoute Barend. « Félix a rajouté un défi majeur à ce programme, mais nous sommes déterminés à le relever. »

Les dégâts causés par l'ouragan Félix à Krukira, Nicaragua. Toutes les constructions en bois se sont effondrées. Les quelques bâtiments restés intacts étaient en dur. Photo: Alex Wynter/Fédération internationale de la Croix-Rouge et Croissant-Rouge.

